

XYZ. La revue de la nouvelle

Arbre, son ami?

Thérèse Lior



Numéro 6, été 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2062ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lior, T. (1986). Arbre, son ami? *XYZ. La revue de la nouvelle*, (6), 30–35.

Thérèse Lior

Arbre, son ami?

arbre
qui comme moi
connais la voix du silence
Minou Drouet

Comment est-ce que je m'en sortirai? Si je raconte exactement ce qui s'est passé, me croira-t-on? Il faudra bien que je me décide à faire une déclaration à la police pour la porter «personne disparue». Puis que j'aille voir l'avocat pour régler la «succession», comme on dit, aussi petite soit-elle. Après combien de temps une personne disparue est-elle légalement considérée comme morte? J'hériterai de la maison. Mais avec quoi est-ce que je vais payer les factures? Ma mère n'est plus là pour envoyer les chèques.

Je devrai téléphoner à son bureau pour annoncer qu'elle ne reviendra plus. Aux deux oncles et à la grand-mère. Tout le monde dira que cette histoire ne tient pas debout. On pensera peut-être que c'est moi qui l'ai fait disparaître et on ne manquera pas de s'interroger sur mes «mobiles». Mais c'était justement dans mon intérêt à moi, qu'elle ne disparaisse pas! Ça m'arrangeait bien de pouvoir aller à l'université tout en ayant un endroit où loger et où manger! N'empêche, ils me regarderont d'un drôle d'oeil. Et trouveront sans doute que, vraiment, quelqu'un comme moi, qui a vingt et un ans, une bonne tête sur les épaules et les deux pieds bien sur terre, aurait pu faire mieux que de leur sortir ce conte fantastique. Mais qu'est-ce que j'y peux?

•

Ma mère s'était décidée très vite à acheter cette maison, séduite par sa lumière comme par le calme du quartier. Une maison bâtie en série, identique à la plupart des autres qui longeaient cette rue de banlieue, presque toutes construites au début des années cinquante. Rien, de l'extérieur, ne distinguait la nôtre de ses voisines. Rien, jusqu'à ce qu'on en franchisse le seuil. Parce que, sitôt achetée, la maison fut transformée de l'intérieur par ma mère aidée d'une amie architecte. Dès l'entrée, le visiteur était charmé par l'accueil qui lui était fait, d'autant plus qu'aucun signe extérieur ne permettait de le soupçonner: un petit hall aux murs blancs crépis, du bois naturel verni, des plantes vertes, un carrelage italien à motifs qui courait, depuis l'entrée, le long de la salle à manger à laquelle elle conduisait et de la cuisine en enfilade. Cuisine moderne sans être froide, discrète et nette avec ses placards gris clair, éclairée par un plafond suspendu qui cachait une bonne douzaine de tubes fluorescents, égayée par des murs d'un blanc éclatant.

Le hall d'entrée débouchait à droite sur le séjour, grande pièce carrée dont le parquet de bois blond répondait aux autres boiseries et n'était caché en partie que par un tapis brun pure laine aux longs poils. Des plantes un peu partout, suspendues au plafond à différentes hauteurs, posées par terre, sur des tables basses, sur des étagères, devant la grande baie vitrée qui éclairait cette pièce.

Également mis en valeur, quelques objets aimés, glanés le long de sa vie, souvenirs, points de repères, témoins, compagnons de route: un grand sablier italien en verre soufflé, une théière marocaine ouvragée, un bougeoir de fer forgé en forme de dragon, un coquillage ramené des profondeurs de la mer Rouge que, depuis mon enfance, je la voyais accoler de temps à autre à son oreille pour écouter murmurer je ne sais quelles histoires.

Ces trois pièces, formant l'avant de la maison, étaient éclairées de lumière naturelle du matin au soir, recueillant, par l'une ou l'autre des grandes fenêtres, les rayons de soleil au fur et à mesure qu'ils se déplaçaient d'est en ouest. La trotteuse (la «trot-tine», disait ma mère, puis, plus tard, la «coquine». «L'entends-tu, la coquine? Elle me rattrapera un de ces jours...») de l'horloge en céramique accrochée à la cloison séparant la salle à manger

de la cuisine battait la mesure de ce grand calme clair. Marche audible de la trotteuse, couverte à l'occasion par le piaillage des oiseaux, l'aboïement d'un chien, le claquement d'une portière et, à l'intérieur, par la musique que ma mère faisait jouer, classique ou folklorique le plus souvent, opéra parfois, jazz plus rarement; jamais de rock. «Les plantes en mourraient», répondait-elle à mes protestations. Ah! ses plantes! Pas envahissantes, pas accaparantes, mais présentes, vertes, vivantes, et cohabitant avec ma mère dans la plus parfaite harmonie.

Ces «quartiers généraux» étaient séparés des «appartements privés» par une porte-accordéon à claire-voie qui protégeait des regards un petit couloir menant tout d'abord à ma chambre, la mieux chauffée de la maison. Elle m'avait volontiers cédé cette pièce pour prendre possession des deux autres plus fraîches, éclairées par la lumière du nord et situées à l'arrière. Sa chambre à coucher et sa pièce de travail, jumelles aux dimensions identiques, aux mêmes grandes fenêtres encadrées de bois de cèdre («du Liban», disait-elle en plaisantant) venues remplacer les précédentes, petites et décrépies, donnant toutes deux sur le jardin.

— Mais pourquoi appelles-tu ça un jardin? C'est une cour, lui avait fait remarquer Dominique à une ou deux reprises. Tu n'y cultives rien! Un jardin, ça a des fleurs, des légumes!

— Non. Une cour, c'est pavé. Dès qu'il y a une pelouse, c'est un jardin. Avec ou sans fleurs.

Le jardin, donc, grand, profond, entouré de clôtures à moitié cachées par des buissons. Trois arbres: au fond, un peuplier; au milieu, presque collé à l'une des barrières, un saule blanc; et, à moins d'une dizaine de mètres du mur arrière de la maison, un peu sur la gauche, un catalpa. Assise dans son lit ou couchée, ma mère pouvait le voir, encadré dans la fenêtre; attablée à son bureau, elle n'avait qu'à lever la tête pour le voir encore. Et ne s'en lassait jamais. C'était le grand favori.

•

Le catalpa reverdissait plus tard que les autres arbres. Pendant les premiers printemps que nous habitions là, elle me demandait

d'un ton légèrement inquiet: «Crois-tu que ses feuilles repousseront cette année? Les autres arbres en ont déjà.» Une fois le petit miracle annuel accompli, elle s'installait dans une chaise longue pour lire sous le catalpa, les grandes branches formant ombrelle. «Je lis sous mon palmier», disait-elle, en souvenir d'un autre paysage qui l'habitait.

Aux beaux jours, elle sortait la table carrée et la dressait là pour nos repas. Moi, je n'aime pas beaucoup manger dehors, surtout quand tombent sur la nappe ou, pis encore, dans mon assiette ou dans mon verre, des brindilles et des insectes.

— Mais c'est écrit dans la Bible, répondait-elle. Tu sais bien: «Ils habiteront chacun sous sa vigne et son figuier.»

— Ah bon! C'est non seulement un palmier mais aussi une vigne et un figuier! Moi qui croyais que c'était un catalpa...

— Il est tout ça à la fois. C'est l'Arbre, avec une majuscule.

Et nous mangions dehors, sous le catalpa, qui se mettait de la partie en nous saupoudrant à qui mieux mieux.

Une ou deux fois, s'étant attardée le matin au lit avec Dominique, elle avait tiré le store pour lui faire admirer son arbre. «Ne trouves-tu pas qu'il est bien cambré, qu'il a de l'allure?» Mais, comme Dominique, pour qui ce n'était qu'un arbre, se contentait de murmurer quelque chose de gentil, elle n'avait pas insisté.

L'hiver, l'arbre dénudé, elle contemplait longuement les entrelacs de ses branches, leurs courbures, leurs mouvements, croyant parfois que, allégé, délesté de ses lourdes feuilles et de ses longues cosses, il allait se mettre à danser. «Pourvu qu'il retombe à la même place après avoir fait ses entrechats...» Quel sortilège la liait-elle à lui?

•

Un matin de janvier, ma mère est entrée à l'hôpital. Quelque chose avait craqué en elle, qui avait pourtant haut la main élevé enfant, bâti maison, fait carrière. La rupture définitive avec Dominique, le départ de Dominique pour l'autre bout du monde, y étaient-ils pour quelque chose? Ses rouages intérieurs, entravés

par Dieu sait quels grains de sable, s'étaient arrêtés. À l'hôpital, on la gavait de médicaments. Elle divaguait parfois. Ses mains tremblaient. Je lui ai apporté des livres qu'elle n'a pas lus, une radio qu'elle n'a pas écoutée. À la maison, je prenais soin des plantes. «C'est un déséquilibre chimique, avait très doctement décrété le docteur. Il s'agit de trouver l'antidépresseur qui lui convient, c'est tout.» Ils n'ont pas pu trouver. «Déséquilibre hormonal, peut-être.» Non plus.

Rentrée à la maison deux mois plus tard, elle a cessé de prendre les médicaments dont elle n'éprouvait que les effets secondaires et rompu avec les médecins qui les lui prescrivaient. «Bon, la voilà revenue à elle-même», me suis-je dit en la voyant décider à nouveau de ses gestes quotidiens. Elle est restée à la maison deux semaines encore pour refaire ses forces avant de reprendre le chemin du bureau. Deux semaines pendant lesquelles, allongée la plupart du temps sur son lit, elle poursuivait avec le catalpa son interminable dialogue.

Elle rentra ensuite dans l'ornière. De temps à autre, elle maugréait contre le 9 à 5, les autobus et le métro bondés le matin, bondés le soir. «Je fais partie du troupeau. Tous se précipitant pour arriver au bureau à neuf heures. Tous s'empressant de repartir au plus vite à cinq heures. Tous condamnés à la même peine. Tous prisonniers du même système.» Elle se remit à faire de la cuisine, à lire, à écouter de la musique. Je la revois encore penchée avec sollicitude sur ses plantes, leur donnant des vitamines, les arrosant, dépoussiérant celles qui avaient de grandes feuilles pour leur permettre de mieux respirer.

•

Aujourd'hui, tout s'est passé très vite. Elle était attablée devant sa fenêtre et corrigeait des épreuves. Un samedi tranquille. On n'entendait pas le moindre bruit. La «coquine», à l'avant, continuait sans doute de trotter, mais on ne l'entendait pas. Comme j'entrais dans sa chambre de travail, elle m'entendit venir et, avant de se tourner vers moi, jeta un regard au catalpa puis, brusque-

ment, d'un ton angoissé, me demanda: «Ne crois-tu pas qu'il s'est rapproché de la maison?» Je me mis à rire tellement je trouvais cette idée saugrenue. Je la rassurai: «Non, Maman. Il est toujours à la même place.»

La terreur me glace. Je suis incapable de faire un seul mouvement. Je devrais la retenir, l'entourer de mes bras, lui crier quelque chose, lui dire que je l'aime, que je ne veux pas qu'elle parte. Le cri me reste bloqué dans la gorge. Le catalpa s'approche très vite, parvient jusqu'à la fenêtre. Ses branches nues traversent les briques et la vitre sans les altérer, enlacent ma mère par-dessus sa table de travail qu'elle écarte aussitôt, souriante, éblouie, plus que consentante, s'abandonnant à l'étreinte de l'arbre qui se retire avec elle, regagnant sa place de toujours à reculons, ma mère collée à son tronc, évanescence, diaphane, disparaissant dans le tronc, avalée par lui, volontairement.

Établie à Toronto depuis 1965, Thérèse Lior est rédactrice-révisseuse au Service de l'information de TVOntario. Elle a collaboré avec Alain Baudot à un petit manuel de typographie, *Basic Rules for Typesetting in French*, et a publié plusieurs poèmes et nouvelles dans différentes revues.